

Naître

Un phénomène, trois paradoxes



Émilie
Tardivel

Nullus quando vult nascitur –
Nul ne naît quand il veut¹.

Dans une société où toute chose subit un processus d'objectivation, où tout tend à devenir l'objet d'un vouloir qui le détermine en totalité, naître est un phénomène à part. Naître demeure à la fois inobjectivable et incontestable. Il est incontestable que je suis né, sinon je ne serais pas là, mais l'événement même de ma naissance est inaccessible à mon vouloir. Certes, « c'est moi qui naît », mais cette affirmation n'est rigoureuse qu'au passé et au passif, « c'est moi qui suis né », car je n'ai pas pu la proférer ni même la concevoir au moment où l'événement s'est produit et n'ai pu le faire après-coup que parce que d'autres l'ont d'abord fait en mon nom. Au passé immémorial de ma naissance s'ajoute un passif anarchique : naître, c'est être né, non pas de moi-même, mais d'ailleurs, sans que cet ailleurs puisse être toujours ni ultimement assignable à ceux qui m'ont fait naître. C'est le cas de l'orphelin de naissance, dont les parents lui sont inconnus (« né sous x »), mais aussi de tout un chacun dont les parents ne lui apparaissent que depuis cet événement qui les précède et constitue en tant que parents. Cela vaut également du point de vue des parents eux-mêmes : quand bien même ceux-ci ont voulu le devenir, leur vouloir n'a pas déterminé la naissance effective de leur enfant, mais uniquement la naissance possible d'un enfant.

Contrairement à ma mort, que je peux vouloir et décider de me donner à moi-même, que d'autres peuvent vouloir et décider de m'infliger, ma naissance échappe à mon vouloir, comme à tout vouloir, toute décision, tout projet. Naître est un phénomène à part en raison même de cette inaccessibilité à tout projet qui en ferait l'objet d'un vouloir déterminant et totalisant. Si les chrétiens peuvent donc s'inquiéter que « L'homme [soit] désormais capable de faire des hommes », devienne « son propre produit », qu'« il ne [soit] plus un

¹ SAINT AUGUSTIN, *Commentaire de la première épître de Jean*, III, 1.

don de la nature ou du Dieu créateur² », ils doivent en même temps avoir conscience que naître se soustrait essentiellement à toute auto-production. Naître demeure un don, que l'homme le veuille ou non. Naître, c'est toujours être donné d'ailleurs. Cette assertion ne souffre pas d'exception, y compris quand les parents ravalent ce don au rang de projet, de production d'objet et donc au final d'autoproduction – que cela s'en arrête aux représentations et aux discours qui s'entendent aujourd'hui (« avoir un projet d'enfant ») ou se concrétise dans le recours aux techniques de procréation médicalement assistée. Naître est un phénomène qui marque l'inachevabilité même du processus d'objectivation que toute chose subit dans une société hantée par la volonté d'autoproduction des hommes qui la composent.

Ce que la théologie chrétienne enseigne, la philosophie est aujourd'hui capable d'en rendre raison, notamment la phénoménologie qui s'est affranchie d'une interprétation des phénomènes alignée sur les critères directeurs de l'objet : le possible, l'appropriable et le visible. Naître s'impose en contredisant ces trois critères, c'est-à-dire apparaît comme un phénomène triplement paradoxal dans lequel l'impossible est effectif, l'inappropriable est constitutif, l'invisible est manifeste. Ce sont ces trois paradoxes constitutifs du phénomène « naître » que nous analyserons successivement dans le cadre de cet article, afin de montrer comment la philosophie rend raison d'un phénomène qui ne met pas en œuvre la logique de l'objet, mais celle d'un don interdisant toute reprise dans celle de l'objet, d'un don compris selon la logique même de l'événement. En même temps, nous essaierons de caractériser cet événement par rapport à ceux qui le précèdent, dans la mesure où la naissance n'est pas le « commencement³ », le « premier événement⁴ », l'« archi-phénomène⁵ ». En identifiant la naissance au commencement, la phénoménologie manque à la fois le commencement, qui suppose d'analyser la conception, et la naissance. Naître, ce n'est pas seulement être donné d'ailleurs, c'est aussi se manifester, c'est-à-dire faire entendre cet ailleurs et même, dans le cas du Christ, le faire voir.

Thème

² Joseph RATZINGER, « Ce qui tient le monde ensemble. Les fondements moraux prépolitiques d'une société libérale », dans *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, Paris, Salvator, 2010, p. 72.

³ HEIDEGGER, *Sein und Zeit* (1927), Tübingen, Max Niemeyer Verlag,

2001, p. 373 : « Das andere "Ende" est der "Anfang", die "Geburt", L'autre "fin" est le "commencement", la "naissance". »

⁴ Claude ROMANO, « Le possible et l'événement (I) », *Philosophie*, n°40, 1993, p. 83.

⁵ Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, Paris, Grasset, 2010, p. 297.

L'impossible effectif

Naître s'impose d'abord en contredisant le critère du possible, entendu au sens de ce que je peux constituer à la manière d'un objet, en me représentant le phénomène selon les catégories de mon entendement. Naître relève de l'impossible pour moi. Non seulement il m'était impossible de me donner à moi-même la naissance, mais il ne m'était pas même possible de me la représenter par avance, ni d'en être le témoin au moment où elle s'est produite. Certes, je peux toujours tenter de reconstituer ce qui s'est produit, en me fondant après-coup sur le témoignage de ceux qui y ont assisté (parents, médecins, sages-femmes, infirmiers, etc.), dans un effort pour ramener ma naissance à une possibilité représentable voire rétrospectivement prévisible. Mais cet effort n'établit pas la possibilité définie par la représentation d'un sujet constituant un objet, dans la mesure où cette représentation devrait avoir précédé et rendu possible tout fait. Cet effort s'appuie au contraire sur le fait de ma naissance qui précède et rend possible toute représentation mienne. Ma naissance s'est faite avant mes représentations et sans elles, et tout effort pour me la représenter après-coup achoppe sur un fait immémorial qui m'interdit de la transformer en objet, en interdisant à cette représentation de devenir adéquate au phénomène dont elle fait mémoire.

Émilie
Tardivel

Cette impossibilité place ma naissance dans une situation paradoxale : naître est un phénomène qui se donne à moi de manière incontestable, sinon je ne serais tout simplement pas là, mais ce phénomène ne se montre jamais à moi de manière objectivable, toute représentation que je peux m'en faire arrivant en retard et demeurant partielle. Ma naissance se donne à moi de manière apodictique mais ne se montre jamais à moi de manière adéquate. Dans le phénomène « naître », ce qui se donne au sujet excède ce qui peut se montrer à lui. Cet excès de la donation sur toute monstration possible, cette impossible monstration, identifie le phénomène « naître » à ce que Jean-Luc Marion appelle un « phénomène saturé », « inconstituable selon la phénoménalité de l'objet⁶ », parce que l'excès d'intuition avec lequel il se donne sature la capacité d'un entendement fini à se le représenter selon ses catégories. Mais un phénomène saturé n'est pas pour autant un non-phénomène. Il constitue au contraire un « phénomène de plein droit, à titre précisément de paradoxe⁷ ». À propos du phénomène « naître », Jean-Luc Marion dit très précisément qu'il accomplit le « paradoxe d'une donation sans

⁶ Jean-Luc MARION, *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation* (1997), Paris, PUF, 1998, p. 430.

⁷ *Ibid.*, p. 430.

monstration⁸ », le paradoxe d'un phénomène sans objet possible, le paradoxe d'un fait qui est en même temps un événement.

Naître relève de l'impossible pour moi, mais cet impossible m'est advenu comme un fait, comme « un impossible immédiatement effectif, d'emblée factuel, sans précaution, ni prévision, ni provision⁹ ». Dans le phénomène de ma naissance, l'impossible pour moi est devenu effectif, m'ouvrant des possibles et me permettant d'en produire des représentations, selon un ordre inverse de celui du possible défini par la représentation d'un sujet constituant un objet. Les possibles auxquels m'ouvre l'impossibilité effective de ma naissance ne sont donc pas plus objectivables que ma naissance elle-même. Celle-ci me les rend accessibles dans leur propre impossibilité effective, c'est-à-dire met en œuvre l'événementialité même des possibles qui s'ouvrent à partir d'elle. Venant de l'événement de ma naissance, venant d'ailleurs que de moi-même, ces possibles se donnent eux-mêmes comme des événements. Ma naissance me rend ainsi accessible tout possible qu'elle m'ouvre comme un événement qui se donne, faisant du monde qui s'ouvre à partir d'elle, non pas un ensemble d'objets à constituer et posséder, mais un lieu d'où surviennent des possibles qui m'adviennent et au contraire me constituent et me possèdent. Dans son impossibilité effective, ma naissance m'ouvre le monde dans sa propre impossibilité effective, son événementialité.

Thème

L'inappropriable constitutif

Naître s'impose aussi en contredisant le critère de l'appropriable, entendu au sens de ce que je peux posséder à la manière d'un objet, en me rendant maître du phénomène, en l'assumant, en le prenant sur moi. Cette prise sur soi aurait supposé que je fusse le sujet actif de ma naissance ou supposerait que je puisse la reprendre sur moi en y faisant retour depuis une possibilité qui me la rende assumable, appropriable *a posteriori*, à l'instar de la mort chez Heidegger : « la "naissance", dans le retour depuis la possibilité indépassable de la mort, est *reprise dans l'existence*¹⁰. » Or, s'il y eut une certaine activité subjective, ne serait-ce que parce que je vivais dans le sein de ma mère avant ma naissance, touchais, entendais, pesais de tout mon poids sur son col, il me fut cependant impossible de réaliser et d'affirmer ma naissance au moment où elle s'est passée. Je n'ai pas pu réaliser ni

⁸ Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, *op. cit.*, p. 297.
⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁰ HEIDEGGER, *Sein und Zeit*, *op. cit.*, p. 391 : « die "Geburt" [ist] im Zurückkommen aus der unüberholbaren Möglichkeit des Todes in die Existenz eingeholt. »

affirmer « je naïs », mais seulement après-coup « je suis né ». Je ne suis pas le sujet actif, mais le sujet passif de ma naissance. Quant à la reprendre sur moi, depuis la résolution anticipatrice de ma mort, comment le pourrais-je ? Contrairement à ma mort, à laquelle je peux me résoudre en l'anticipant, je ne peux pas reprendre sur moi ma naissance en y faisant retour, car je suis d'embrée en retard, dans un retard irattrapable sur ma naissance et les possibilités qu'elle m'ouvre.

Ma naissance produit ce retard irattrapable, cet écart irrémédiable entre ce qui ne m'appartient pas (ma naissance elle-même) et ce qui me constitue (les possibilités qu'elle m'ouvre). Comme l'exprime Jean Grosjean, « Combien naître nous scinde ! Empêtré d'un miroitement de papillons, j'affronte de mon étincelante pâleur le ciel¹¹ ». Cette scission est l'*Un-grund*, le non-fond, l'abîme qui se découvre à moi depuis ma naissance. Naître rend inaccessible le fond, le principe, l'origine que la naissance n'est pas, mais qu'elle cèle de manière irrémissible dans son avance sur toute appropriation possible : « La naissance ne conserve qu'une seule chose, l'inaccessibilité du principe, l'anarchie elle-même¹². » Cette scission n'est donc pas le « décalage originaire de l'originel et de l'originnaire¹³ », car la naissance n'est pas l'origine, mais un phénomène « qui situe la volonté dans un monde anarchique, c'est-à-dire sans origine¹⁴ ». Naître n'implique pas le « décalage originaire de l'originel et de l'originnaire », mais ce qu'on pourrait appeler le « décalage irréductible de l'inappropriable et du constitutif ». Ma naissance est un phénomène à la fois anarchique et anarchisant : elle m'interdit d'embrée et à jamais de m'approprier les possibilités qui me constituent, en me rendant inaccessible l'origine des possibilités qu'elle m'ouvre.

Émilie
Tardivel

Naître devance toujours, par son avance, le sujet qui est d'embrée et à jamais dans l'impossibilité de s'approprier les possibilités qui s'ouvrent à partir de la naissance et qui le constituent. Au paradoxe d'une donation sans monstration, il faut donc ajouter celui d'une constitution sans appropriation, qui inverse la manière dont la philosophie, au moins jusqu'à Heidegger, a conçu la relation du sujet au monde et à lui-même. Dépossédé du monde qui s'ouvre à lui depuis la naissance, désapproprié de ses possibilités constitutives, le sujet l'est également de lui-même, car il ne possède pas ce dont il procède, ne

11 Jean GROSJEAN, « Abyssus abyssum », *Apocalypse* (1962), dans *La Gloire*, Paris, Gallimard, 1969, p. 53.

12 Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, op. cit., p. 295.

13 Claude ROMANO, *L'événement et le monde*, Paris, PUF, 1999, p. 96.

14 Emmanuel LEVINAS, *Totalité et Infiniti. Essai sur l'extériorité* (1961), Paris, Livre de Poche, 1996, p. 247.

prévient pas ce dont il advient. Compris à partir du phénomène de la naissance, le sujet s'oppose radicalement à ce que la philosophie entend traditionnellement par « sujet », puisqu'il ne peut pas prétendre s'approprier le monde ni se posséder lui-même, tout rapport possessif s'évanouissant pour « un rapport purement allocatif, de contiguïté certes, mais d'écart irréductible, bref d'usufruit sans limite, mais aussi sans aucune garantie¹⁵ ». Comme le dit encore Jean-Luc Marion, ne m'appartient que « mon in-appropriation, mon caractère de locataire de mon lieu, de ma condition qui me fut assignée, jamais choisie ni possédée¹⁶ ». La naissance dissipe l'illusion de nue-propriété pour ne laisser au sujet que l'usufruit du monde et de lui-même.

L'invisible manifeste

Naître s'impose enfin et surtout en contredisant le critère du visible, entendu au sens de ce que je peux contempler à la manière d'un objet, en percevant le phénomène en toute transparence, en évacuant de lui toute zone d'ombre. L'abîme qui se découvre à moi depuis ma naissance signifie que naître relève de l'impossible pour moi et de l'inappropriable par moi, mais encore de l'invisible, certes pour moi, mais aussi pour les autres. Contrairement à ce que l'assimilation de ma naissance à une simple venue au monde pourrait laisser penser, naître ne m'introduit pas dans le monde comme y apparaîtrait un objet, c'est-à-dire ne me projette pas dans un champ de visibilité où tout de moi serait potentiellement perceptible. Comme l'affirme Michel Henry, « C'est uniquement parce que nous sommes *venus dans la vie* que nous pouvons alors *venir au monde*¹⁷ ». Cette précession de ma venue dans la vie, c'est-à-dire avant tout de ma conception, entendue de manière chrétienne, à la fois comme enfantement humain de mon corps et création divine de mon âme, interdit à ma naissance comme venue au monde de tout rendre visible de moi, y compris à ceux qui y ont assisté. Naître m'a rendu visible (sans médiation technique), mais les autres ne m'ont pas perçu en toute transparence, mon âme leur étant demeurée aussi invisible qu'à moi-même.

Ma naissance ne m'a pas projeté dans un champ de visibilité où tout de moi serait devenu potentiellement perceptible, mais m'a maintenu dans un champ d'invisibilité – ou pour le dire autrement et plus

15 Jean-Luc MARION, *Étant donné*, op. cit., p. 344.

16 Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, op. cit., p. 295.

17 Michel HENRY, *De la phénoménologie*, t. I : *Phénoménologie de la vie*, Paris, PUF, 2003, p. 68.

précisément : ma naissance m'a projeté dans un champ de visibilité tout en me maintenant dans un champ d'invisibilité. Dans le phénomène de ma naissance, mon invisibilité est devenue manifeste en tant qu'invisibilité, elle s'est contre-manifestée dans le monde¹⁸. C'est par excellence le phénomène du visage, tel que le décrit Emmanuel Levinas. Ma naissance découvre aux autres et me découvre à moi-même mon visage. Naître consiste essentiellement à découvrir son visage, à se manifester sans se faire voir, à se contre-manifester en se faisant entendre : « L'être qui s'exprime s'impose, mais précisément en en appelant à moi de sa misère et de sa nudité – de sa faim – sans que je puisse être sourd à son appel¹⁹. » Dans le phénomène de ma naissance, je ne découvre pas mon visage en devenant un objet pour les autres, mais en exerçant sur les autres un appel qu'ils ne peuvent pas ne pas entendre, un appel à leur sollicitude, leur bonté. Ma naissance n'est pas venue ajouter un objet, mais susciter la bonté dans le monde, en réponse à mon visage dans son « *expression originelle*²⁰ » : « tu ne commettras pas de meurtre ».

Naître relève de l'invisible pour moi, comme pour les autres, mais cet invisible s'est rendu manifeste à travers un appel dont le contenu réside dans un commandement venant d'ailleurs que de moi-même : « Dieu prononça toutes les paroles que voici : [...] Tu ne commettras pas de meurtre » (*Livre de l'Exode* XX, 1 et 13). Aux paradoxes d'une donation sans monstration et d'une constitution sans appropriation, il faut donc ajouter celui d'une manifestation sans visibilisation, c'est-à-dire d'une contre-manifestation dans laquelle Dieu lui-même se fait entendre. Dans le cas de la naissance du Christ, Dieu se fait même voir : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (*Évangile de Jean* XIV, 9). Naître ne consiste donc pas simplement à contre-manifester sa propre invisibilité, mais à contre-manifester l'invisibilité de l'ailleurs dont on provient : « La parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père qui m'a envoyé » (*Ibid.* XIV, 24). Dans le phénomène de la naissance, Dieu contre-manifeste son invisibilité, soit à travers mon visage depuis lequel il se fait entendre, soit à travers son Fils dans lequel il se fait voir et entendre. Cette contre-manifestation du Dieu créateur contredit tout projet qui ravalerait la naissance au rang d'une *auto-production*. La naissance reste définitivement une production d'ailleurs – une *hétéro-production*.

Émilie
Tardivel

* * *

18 J'entends par « contre-manifestation » la manifestation d'un phénomène qui contredit les conditions de la manifestation des objets.

19 Emmanuel LEVINAS, *Totalité et Infini*, *op. cit.*, p. 219.

20 *Ibid.*, p. 217.

En s'imposant contre la logique de l'objet, en mettant en œuvre la logique d'un don compris selon la logique même de l'événement, le phénomène de la naissance implique un rapport lui-même événementiel au monde, à soi-même et à Dieu. Inobjectivable, naître est également un phénomène désobjectivant, un phénomène événementialisant. Le monde que m'ouvre la naissance n'est pas un ensemble d'objets que je précède et constitue, mais un ensemble de possibles dont je procède et qui me constituent, un ensemble d'événements. La naissance nous ouvre ainsi le monde dans son essence, comme « totalité des possibilités advenant-à-nous²¹ », c'est-à-dire comme création, car « *pour nous* la création thématise et rassemble la totalité des événements qui adviennent à partir d'eux-mêmes²² ». La naissance implique donc un mode de compréhension du monde contredisant celui qui caractérise la civilisation technique : elle résiste à ce que Heidegger appelle le *Gestell*, cette manière de comprendre le monde comme un ensemble d'objets ou encore de ressources mobilisables, calculables et interchangeables. La naissance nous ouvre le monde comme création, totalité intotalisable des possibilités qui nous viennent d'ailleurs mais qu'il nous revient de réaliser, de manière nécessairement partielle et provisoire, pour nous réaliser nous-mêmes.

Thème

Cette manière événementiale de comprendre le monde, qui relève à la fois du passé immémorial dans son ouverture et de l'avenir eschatologique dans sa réalisation, implique une manière elle aussi événementiale de se comprendre soi-même. Le monde ainsi compris nous interdit de nous approprier les possibilités qui nous constituent. Comme le remarque Patočka à l'encontre de Heidegger : « Je n'ouvre pas mes possibilités, mais ma situation à la lumière des possibilités qui s'ouvrent²³ ». De même que la naissance désobjectifie le monde, elle désobjectifie le sujet qui est dans l'impossibilité de constituer le monde, l'ensemble des possibilités qui s'ouvrent à lui, comme un ensemble d'objets. Naître découvre ainsi un sujet asubjectif, un sujet affrontant de son étincelante pâleur le ciel constitué d'un miroitement de papillons, pour reprendre la métaphore de Jean Grosjean. Le sujet n'est donc pas nativement et essentiellement transcendental, il n'est pas un producteur d'objets, pas plus qu'il n'est le producteur

21 Jan PATOČKA, « [Tělo, možnosti, svět, pole zjevování] », *Sebrané spisy*, t. 8/2, p. 308 ; trad. fr. Erika Abrams, [Corps, possibilités, monde, champ d'apparition], *Papiers phénoménologiques*, Grenoble, Millon, 1995, p. 122.

22 Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, *op. cit.*, p. 126.

23 Jan PATOČKA, « [Tělo, možnosti, svět, pole zjevování] », *op. cit.*, p. 308 ; trad. fr., [Corps, possibilités, monde, champ d'apparition], *Papiers phénoménologiques*, *op. cit.*, p. 122 (traduction légèrement modifiée).

de lui-même comme d'un objet. Le sujet est nativement et essentiellement le destinataire d'un monde qu'il n'a absolument pas vocation à dominer, exploiter et détruire, mais à réaliser, travailler et garder : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde » (*Livre de la Genèse* II, 15).

Naître ouvre le monde comme création et découvre le sujet comme destinataire de cette création. Mais la naissance partage ces deux caractéristiques avec la conception elle-même. Tout embryon affronte déjà un miroitement de papillons, c'est-à-dire un ensemble de possibilités qu'il n'a pas créées mais qui le créent. Ce qui est spécifique à la naissance est donc ailleurs. Naître implique avant tout une manière événementielle de comprendre Dieu. Dans le phénomène de la naissance, le Dieu créateur, créateur du monde et des possibilités qu'il totalise, se contre-phénoménalise. Dieu se fait événement dans l'événement de toute naissance. C'est le phénomène du visage, depuis lequel Dieu se fait entendre à travers un commandement qui inverse l'ordre de la liberté et de la responsabilité, signifiant au monde, en premier lieu aux parents, « une responsabilité irrécusable, précédant tout consentement libre, tout pacte, tout contrat²⁴ ». C'est également le phénomène du Christ, « icône du Dieu invisible » (*Lettre aux Colossiens* I, 15), dans lequel Dieu, à Noël, se fait voir au monde en son invisibilité même, venant accomplir l'ordre de la responsabilité dans celui de la charité, l'ordre de la loi dans celui de l'amour : « Le Père invisible (et qui le reste) se fait visible dans la transparence du Fils, miroir sans faille ni perturbation de la charité trinitaire²⁵. »

Émilie
Tardivel

Émilie Tardivel, née en 1980, mariée, mère de trois enfants, est rédactrice en chef adjointe de la rédaction francophone de Communio. Elle est professeur extraordinaire à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris et titulaire d'une chaire sur le bien commun en partenariat avec l'Essec Business School. Elle a notamment publié un ouvrage sur Jan Patočka, *La liberté au principe*, Paris, Vrin, 2011, et coécrit, avec Jean-Luc Marion, *Fenomenologia del dono*, Brescia, Morcelliana, 2018.

24 Emmanuel LEVINAS, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (1978), Paris, Livre de Poche, 2001, p. 141.

25 Jean-Luc MARION, « L'icône du Dieu invisible », *Communio*, t. 47, 2002, p. 17.